

Le Canada Musical.

VOL. 6.]

MONTREAL, 1^{ER} FEVRIER 1880.

[No. 10.]

ROBERT SCHUMANN.

I.

Il est peu de figures plus intéressantes que celle de Robert Schumann ; il est également peu de talents aussi contestés et peu de réformateurs dont l'œuvre ait produit des résultats aussi incertains. Personne n'oserait affirmer qu'il occupe pleinement et triomphalement la postérité, ni qu'il soit sûr de posséder jamais une gloire sans réserves, un rayonnement sans ombre ; et cependant il n'est indifférent à personne ; ceux-là mêmes qui ont cru le combattre au nom de la saine raison et des vrais principes ont apporté à cette lutte une certaine partialité inconsciente, une fougue d'injustice dont l'outrance même est un hommage. Heureux les artistes qui ont le privilège de soulever ainsi, et de leur vivant, et longtemps après leur mort, des passions, sinon des haines, des rencontres, sinon des mêlées d'écoles. On peut être certain qu'à défaut de cette sage pondération de toutes les forces intellectuelles, de ce rare et puissant équilibre qui produit les œuvres parfaites, les monuments historiques, les modèles immuables de l'humanité pensante, ils ont eu du moins quelques étincelles gémiales. Ils ont ouvert des voies nouvelles ; leurs écoles buissonnières ont, elles-mêmes, laissé une trace lumineuse, leurs œuvres ont été des commencements d'initiation, des embryons de visions supérieures, de rapides aperceptions de l'idéal. On les corrige, on les complète, on les dépasse : ils n'en restent pas moins, dans leurs échecs comme dans leurs succès, dans la fraction périmée comme dans la partie maintenue de leurs œuvres, de véritables précurseurs, dont le nom demeure indéfiniment attaché à l'histoire des progrès de l'art.

Robert Schumann est un de ces rares privilégiés, dont les talents de mi-côte, valant surtout par un ensemble de qualités moyennes, envient souvent, quand ils sont sincères, les brillantes échappées, les éclairs passagers mais sublimes. Je ne sais pas de nom qui soit en plus complète opposition avec toute idée d'ordre, de régularité, d'équilibre. Et pourtant cet halluciné, cet aveugle, dont les mains ne se sont posées que pour ainsi dire à tâtons sur le sublime, ce déshérité de la nature, qui est mort fou et qui peut-être a vécu de même, mérite une place à part, au premier rang des créateurs. Il a trouvé une flore nouvelle, et si sa moisson est mêlée, il appartient aux modernes d'y séparer le bon grain de l'ivraie. Comme beaucoup de réformateurs, Schumann a préconisé des hérésies, mais il est plus facile de corriger des exagérations et de limiter des emportements que de découvrir un filon nouveau. La grande école musicale du XIX^e siècle n'a eu qu'à choisir dans l'héritage de Schumann, et toujours elle a été payée de ses peines !

Robert Schumann, l'un des apôtres de la réformation de la musique allemande, le précurseur de l'école dont Richard Wagner est aujourd'hui le pontife reconnu, naquit à Zwickau en Saxe, le 8 juin 1810. Il était le plus jeune de cinq enfants, et le préféré de ses

parents qui ne le destinaient en aucune façon aux études musicales. Son père, commerçant-libraire, et sa mère rêvaient pour lui une carrière moins tourmentée, plus conforme à leurs traditions de stabilité professionnelle. Il ne semble pas davantage que la première enfance de Robert Schumann ait été marquée par aucun de ces symptômes caractéristiques qui donnent pour ainsi dire le diagnostic des "petits prodiges." Beaucoup de goût pour les récréations bruyantes, une certaine aversion pour l'étude, l'amour du tapage, en un mot une turbulence dissipée, tels sont les seuls détails de cette enfance qui aient frappé les biographes contemporains de Schumann. Quand son père, suivant en cela les excellentes traditions de l'éducation allemande, lui fit apprendre les éléments de la musique vocale et le mit au piano, il n'accepta ce surcroît de travail que fort à contre-cœur et par esprit de soumission à la volonté paternelle. Si quelque Allemand fanatique attendait alors la venue d'un messie destiné à réformer l'art germanique, ce n'est assurément pas dans le prosaïque ménage Schumann qu'il serait allé le chercher.

La Providence veillait, et se réservait de faire éclore subitement le grand musicien dans cet esprit insouciant et dissipé. Moschelès donna en 1819 des concerts à Carlsbad. La famille Schumann eut plusieurs fois occasion d'entendre le célèbre pianiste, et à partir de cette époque une véritable transformation s'opéra chez Robert Schumann. La lumière s'était faite en lui, et la vocation apparaissait. Pour regagner le temps perdu, il activa ses études musicales avec une telle ardeur qu'il put bientôt se faire entendre dans sa ville natale de Zwickau. Cette bifurcation subite contrariait les idées paternelles, cependant le libraire Schumann n'essaya pas de combattre une passion artistique aussi développée, il céda lui-même à l'entraînement de son fils et rendit justice à sa prompte virtuosité. Il lui permit même d'organiser des concerts de famille avec un orchestre en miniature. Le jeune Schumann s'y essayait dans des arrangements de cantiques et psaumes dénotant non seulement un goût très prononcé pour l'art musical, mais aussi un instinct très juste de la science harmonique.

En homme de sens, le père de Schumann voulut diriger vers un but sérieux les aspirations de son enfant et confier son éducation spéciale à Charles-Marie de Weber. Cet excellent projet ne put malheureusement se réaliser, et Robert Schumann, abandonné aux seules ressources de son instinct artistique, continua ses études littéraires tout en cultivant la musique avec passion ; mais si l'élève musicien, privé de conseils et de guide, ne pouvait marcher dans la voie du progrès d'un pas assuré, le penseur, l'écrivain même se formaient par la lecture des grands poètes et par celle des philosophes.

A l'âge de seize ans, en 1826, Robert Schumann eut la douleur de perdre son père ; cédant aux prières instantes de sa mère, il se fit inscrire à l'université de Leipsick, comme étudiant en droit, et promit de renoncer à la carrière musicale, dont les ressources parais-